Fin de vie... sens d'une vie à l'aube du troisième millénaire

Björn Kern : Die Erlöser AG (2007),
Barbara Bronnen

Liebe bis in den Tod (2008),
Arno Geiger : Der alte König in seinem Exil (2011)

The end of life and the meaning of life at the dawn of the third millenium
Lebensende... Lebenssinn am Anfang des dritten Jahrtausends

Bernard Bach

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2672>

DOI : 10.4000/germanica.2672

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2014

Pagination : 139-160

ISBN : 9782913857346

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Bernard Bach, « Fin de vie... sens d'une vie à l'aube du troisième millénaire », *Germanica* [En ligne], 55 | 2014, mis en ligne le 30 décembre 2016, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2672> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2672>

Fin de vie... sens d'une vie à l'aube du troisième millénaire :

Björn Kern : *Die Erlöser AG* (2007),
Barbara Bronnen : *Liebe bis in den Tod* (2008),
Arno Geiger : *Der alte König in seinem Exil* (2011)

Bernard BACH
Université de Lille 3

Le vieillissement de la société allemande est devenu pour de multiples raisons, économique, sociale, politique, culturelle, un problème de société en ce début du troisième millénaire. Le thème de la vieillesse et de la fin de vie fait, depuis une quinzaine d'années, l'objet de nombreuses publications, y compris dans le rayon de la littérature. Les trois récits qui font l'objet de notre étude ont été publiés durant les dix dernières années : Björn Kern : *Die Erlöser AG* (2007)¹, Barbara Bronnen : *Liebe bis in den Tod* (2008)² et Arno Geiger : *Der alte König in seinem Exil* (2011)³. Ils ont en commun d'aborder cette phase de la vie qui confronte la personne à la maladie et à la souffrance et ils posent la

1. — Björn Kern : *Die Erlöser AG*. Roman, C.H. Bech : München, 2007, 269 pages. Dans la suite nous utiliserons l'abréviation suivante BK-EAG pour faire référence à ce roman.

2. — Barbara Bronnen : *Liebe bis in den Tod*. Roman. Arche : Zürich-Hamburg, 2008, 170 pages. Dans la suite nous utiliserons l'abréviation suivante BB-LT pour faire référence à ce roman.

3. — Arno Geiger : *Der alte König in seinem Exil*. Carl Hanser, München, 2011, 189 pages. Dans la suite nous utiliserons l'abréviation suivante AG-KE pour faire référence à ce récit.

question cruciale de l'attitude à adopter devant la maladie irrémédiable, la souffrance intolérable, la perte d'autonomie. C'est en somme la question du sens et de la dignité d'une vie défigurée, diminuée, amputée qui est posée dans sa nudité tragique. Les trois récits thématisent une des expériences clés de la génération des seniors en ce début du 3^e millénaire. Cette expérience met en jeu les normes, valeurs, espérances, obsessions, angoisses de la société présente.

Les mondes construits dans ces trois livres portent les traits de la postmodernité : perte de la norme collective, prédominance de la subjectivité autonome sommée de réfléchir à sa vie, de construire son identité, de construire du sens, « détraditionnalisation »⁴ ou désinstitutionnalisation⁵ des valeurs qui renvoie le sujet à lui-même et l'invite à poser ses propres normes, ses propres choix dans un contexte de relativisme, de pluralisme et de tolérance⁶. L'homme avance dans l'existence sans qu'un sens a priori puisse être conféré à son action. La vieillesse, la maladie, la mort, sont remis à sa responsabilité et doivent faire l'objet de choix qui voient s'affronter diverses options. Les contours de nouveaux espaces de responsabilité se dessinent. Les trois livres analysés ici donnent à voir, sur des modes différents, toute la difficulté d'apporter une réponse satisfaisante aux questions cruciales de la fin de vie.

Dans le roman *Erlöser AG* Björn Kern présente au lecteur un scénario d'avenir effrayant, celui d'une société de vieillards, où l'euthanasie deviendrait une activité économique florissante. La question de l'humanité de l'homme est posée dans toute sa dimension existentielle, la limite entre meurtre et abrègement des souffrances est source d'interrogations angoissées, le choix de vie ou de mort sur des personnes diminuées, incapables d'exprimer une volonté claire, apparaît comme une réalité inquiétante. Bien que l'auteur mette en exergue une phrase extraite du serment d'Hippocrate⁷, principe de base de la déontologie médicale, il met en récit une sombre contre-utopie s'inscrivant précisément en faux contre cette déontologie. Le sens de ce hiatus est à interroger. Le roman pose la question du sens de l'humanité, de la dignité de la personne âgée et malade, ainsi que celle de la limite entre le meurtre et l'assistance au suicide (*Sterbehilfe*). Le livre a suscité des polémiques, il a fait scandale, on y a vu un plaidoyer en faveur de l'euthanasie active. Nous montrerons que le multi-perspectivisme narratif donne à voir une

4. — Ulrich Beck : *La Société du risque* (1^{re} éd. Suhrkamp Verlag, 1986), Paris, Aubier, 2001, 521 pages.

5. — François Dubet : *Le Déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002, 421 pages.

6. — Cf. Rudolf Rezsöházy : *Sociologie des valeurs*, Paris, Armand Colin, 2006, 184 pages.

7. — « Ich werde niemandem, auch nicht auf seine Bitte hin, ein tödliches Gift verabreichen ». Hippokrates.

approche beaucoup plus nuancée de la mort assistée que ne le laisse entendre le titre *Erlöser AG* ou les certitudes assénées par le médecin Hendrik Miller⁸, l'un des deux personnages principaux. Le livre n'apporte pas de réponse, il apparaît davantage comme une mise en garde adressée à une société du bien-être en manque de repères⁹.

Dans le roman *Liebe bis in den Tod* Barbara Bronnen met en scène un octogénaire qui tue sa femme pour abrégier ses souffrances, mais ne parvient pas à mettre un terme à sa propre vie. Il survit, dans la solitude, avec un sentiment de culpabilité et des questions sans réponses qui résonnent étrangement dans la vie du juge chargé d'instruire cette affaire. La question de l'assistance à la mort et du suicide est posée dans sa nudité tragique. Le titre du roman pourrait donner à entendre que le « meurtre » commis par Emmanuel Forster sur son épouse serait un acte d'amour, mais la mise en exergue d'une phrase tirée du *Cercle de craie caucasien* de Bertolt Brecht¹⁰ souligne l'impossible dilemme auquel est confronté Emmanuel Forster devant la souffrance de son épouse. Nous montrerons que la stratégie narrative qui consiste à focaliser l'attention du lecteur sur le dialogue entre l'accusé et le juge permet de faire entrevoir la complexité de la problématique et le poids qui pèse sur la conscience de l'accusé. Le roman laisse entière la question éthique du droit de donner la mort même à la demande de quelqu'un.

Dans *Der alte König in seinem Exil* Arno Geiger met en récit l'accompagnement de son père atteint de la maladie d'Alzheimer. Par-delà la défaite de la mémoire, le récit, construit comme une sorte de dialogue entre deux mondes, montre comment une nouvelle relation profondément humaine et enrichissante peut s'établir à partir de l'acceptation de la réalité de la maladie. Le récit donne à voir qu'une vie amputée, disloquée, désorientée, peut rester une vie digne d'être vécue parce qu'elle demeure en relation. Le récit d'Arno Geiger est devenu rapidement un bestseller, c'est un livre qui a touché les lecteurs indépendamment des réserves émises par la critique littéraire sur le statut de littérature du livre. Même s'il n'y a aucune indication sur le genre littéraire, ce livre ne saurait simplement être rangé dans la catégorie des *Sachbücher*, il y a la mise en récit d'une relation entre un père et un fils, il y a une écriture

8. — Cf. BK-EAG, p. 33 : Miller « erzählte, [...] dass die Entscheidung des Parlaments [Abschaffung von Paragraph 216] gerade für ihn als Arzt von eklatanter Bedeutung sei... ».

9. — *Financial Times Deutschland* vom 14. August 2007 : « Mit knallharten Worten formuliert der junge Autor eine Warnung an die Adresse der moralisch defekten Wohlstandswelt, sich mit der Frage von Leben und Sterben verantwortlich und realistisch auseinanderzusetzen ». http://de.wikipedia.org/wiki/Die_Erl%C3%B6ser_AG, consulté le 28 août 2014.

10. — « Schrecklich ist die Verführung zur Güte », Bertolt Brecht, *Kaukasischer Kreidekreis*.

qui tente de rendre compte de l'évolution de la maladie, une attention à la langue, il y a le parti pris de considérer la maladie d'Alzheimer comme une métaphore des temps postmodernes. En exergue l'auteur indique par une phrase du peintre japonais Hokusai¹¹ le sens qu'il entend donner à ce récit : élever le particulier à l'universel. Ce livre aborde la maladie et la dépendance sous un regard différent de celui des deux récits précédents. Sans occulter la misère de la maladie, il donne à voir à travers la relation aimante entre un père dément, dont le titre du livre fait un roi, et son fils que la fin de vie reste digne d'être vécue¹² et que la dignité de la personne reste préservée jusqu'à la fin de la vie¹³. Des éléments de contextualisation permettront d'éclairer cette approche différente de la maladie et de la fin de vie.

Les trois romans traduisent en somme des attitudes différentes par rapport aux choix de fin de vie, ils donnent à voir des options différentes devant la vieillesse, la maladie, la mort, ils esquissent des constructions de sens singulières dans la post-modernité.

L'étude sera centrée sur la manière dont les discours sur la fin de vie sont construits, sur la mise en récit des fins de vie. L'analyse des stratégies narratives cherchera à mettre en lumière les valeurs dominantes dans la société postmoderne et les problèmes que celles-ci posent ainsi que la place assignée à l'individu dans cette société et le sens d'une vie qui peut en résulter. Elle fera émerger les normes, valeurs, espérances, obsessions, angoisses du temps présent face à la question de la fin de vie.

Une mise en garde à la société allemande

Le monde de la société allemande construit par Björn Kern se situe vers le milieu du XXI^e siècle, il se donne à voir comme une sombre contre-utopie : Berlin est devenue une ville fantôme, à l'est il ne reste que des rues vides de voitures, des vieillards infirmes marchant péniblement (BK-EAG 27), des trottoirs encombrés de vieilles femmes démentes trop faibles pour se tenir debout (BK-EAG 40). À l'ouest, dans le secteur Charlottenburg-Wilmersdorf, s'est développé un ghetto des vieux surpeuplé, le Berliner Stift¹⁴, où l'on vient mourir silencieusement,

11. — « Man muss das Allgemeinste persönlich darstellen » Hokusai.

12. — Frankfurter Allgemeine Zeitung, Besprechung von 04.02.2011: « Der alte König in seinem Exil ist eine Liebeserklärung an den Vater, vor allem aber ein großes Stück Literatur über das, was das Leben zu jedem Zeitpunkt lebenswert macht ». http://www.buecher.de/shop/alzheimersche-krankheit/der-alte-koenig-in-seinem-exil/geiger-arno/products/detail/prod_id/32513712/, consulté le 28 août 2014.

13. — SPIEGEL ONLINE: Arno Geiger: « Die Menschenwürde meines Vaters ist durch die Krankheit nicht angetastet ». <http://www.spiegel.de/kultur/literatur/bestseller-autor-arno-geiger-das-ende-des-lebens-ist-auch-leben-a-745909.html>, consulté le 28 août 2014

14. — BK-EAG, p. 37 : « Charlottenburg und Wilmersdorf entbehren jeder Jugend

dans des conditions douteuses et à prix d'or comme le note le jeune journaliste Paul Kungebein (BK-EAG 40). Le narrateur présente une chef-soignante surmenée, débordée (BK-EAG 107) et alcoolique (BK-EAG 223), dont la communication avec les personnes âgées se réduit à quelques bons mots et à l'administration de médicaments pour les faire dormir (BK-EAG 94-101). La description de l'univers de la maison de retraite est très sombre, elle a quelque chose de caricatural.

Björn Kern développe son récit dans le monde urbain, dont la caractéristique principale est celle de la pauvreté relationnelle et de la solitude des bien portants comme des malades. Paul Kungebein est un jeune journaliste célibataire, à la vie professionnelle éteinte (BK-EAG 131), il assure seul l'accompagnement d'un père dément auquel il a de plus en plus de difficultés à faire face (BK-EAG 145, 149, 175, 192, 200-201). La cellule familiale semble réduite au père et au fils, pas de famille élargie, pas d'amis, pas de voisins. Le cercle relationnel du journaliste évoqué par le narrateur est celui du milieu professionnel, dans lequel le trentenaire n'exprime le plus souvent que son ambition (BK-EAG 70, 247), sa jalousie de la réussite des autres (BK-EAG 45) et sa soif de reconnaissance (BK-EAG 42, 45, 158, 203). Les relations se donnent à voir avant tout comme des relations de concurrence. Face aux progrès de la déchéance du père (BK-EAG 238, 239, 263), le récit insiste à la fois sur la tendresse¹⁵ et la compassion qu'éprouve le fils et sur sa profonde perplexité, son angoisse et sa grande souffrance (BK-EAG 241, 260). Le fils en est réduit à administrer des doses massives de tranquillisants à son père (BK-EAG 260, 263). Son expérience de la maison de retraite le conduit à refuser l'idée d'un placement de son père (BK-EAG 201).

Le cas d'Elsa Lindström, une octogénaire démente, semble lui donner raison. De longs passages du livre (une cinquantaine de pages) lui sont consacrés, sa vieillesse abominable apparaît comme un concentré d'une vie diminuée, abandonnée, dépourvue de sens et de dignité. La vieille femme démente vit seule (BK-EAG 73) dans un appartement infesté de rats et de cafards (BK-EAG 78, 80), son réseau relationnel se réduit au soignant Bruno qui lui apporte les repas (BK-EAG 81) qu'elle ne consomme plus. Suite à une chute, Elsa est emmenée au Berliner Stift (BK-EAG 82, 84) par Bruno. À l'hospice, la vieille femme est traitée comme un numéro, elle porte sur elle la carte électronique avec toutes

und jeder Lebendigkeit, hier abetete kaum jemand mehr, hier feierte kaum jemand mehr, hier starb man still vor sich hin » (voir aussi p. 85 et 87).

15. — BK-EAG, p. 240 : « Er [Paul Kungebein] zog seine kalt durchgeschwitzten Socken aus und legte sich zu seinem Vater ins Bett. Der Vater weinte. [...] Er deckte Victor auf und schmiegte sich an ihn, Victors Körper war warm. Paul legte die Decke über den Vater und über sich selbst, er achtete darauf, dass keine Freiräume blieben, durch die ihre Körperwärme entweichen konnte, er spürte Victors Herz ». Voir aussi p. 201.

les informations la concernant (BK-EAG 100), attachée à sa chaise roulante, elle est oubliée dans la salle d'attente (BK-EAG 99-100), quand enfin elle est prise en charge la chef soignante s'aperçoit qu'il n'y a plus de lit disponible. Elle lui administre une piqûre pour la calmer et la faire dormir et la dépose dans un cagibi où elle passe la nuit (BK-EAG 100-101) et la journée du lendemain (BK-EAG 102-104) avant d'être secourue sur intervention du soignant Bruno venu demander de ses nouvelles¹⁶.

L'angoisse, le sentiment d'abandon, la stupeur, la prostration de la vieille dame sont longuement décrits (BK-EAG 102-104), mais en même temps le narrateur prend soin de montrer que la vieille dame conserve des moments de lucidité étonnante (BK-EAG 110) et une conscience aigüe de sa dignité (BK-EAG 110). Par ailleurs en intégrant dans le récit les souvenirs d'Hermann Borges, un autre pensionnaire du Berliner Stift, donc un autre regard sur Elsa Lindström, le narrateur donne de la vieille dame une représentation très éloignée de la démence (BK-EAG 142) : Elsa Lindström est sensible, elle a de l'humour, elle est une personne cultivée, au fait des actualités du monde (142), elle lit la presse (112), bref elle ne se réduit pas à la déchéance, elle reste attachée au monde, à la vie. Il y a là une critique acerbe du service de santé chargé d'accompagner les personnes âgées.

Le monde urbain postmoderne représenté par Björn Kern est dominé par la puissance de l'argent, la rationalité financière, la marchandisation des personnes et de la mort. À cet égard la réaction du journaliste Paul Kungebein à la vue d'une vieille dame allongée sur le trottoir et très révélatrice : il n'éprouve aucune compassion, il pense au coût que représentent les soins des vieilles personnes et se dit que l'abrègement de ces vies serait bénéfique pour l'assurance vieillesse ! (BK-EAG 40). Après la création de l'agence AKM, les scrupules de Paul Kungebein par rapport au coût de l'assistance à la mort s'estompent rapidement, il avoue bientôt n'éprouver plus aucun scrupule à envisager son travail sous l'angle purement économique¹⁷. Cette perspective de rentabilisation du marché de la mort est cependant interrogée et problématisée

16. — BK-EAG, p. 106-107 : « ...wortlos öffnet sie [Diana Miller] die Tür und machte Licht.

Elsa Lindström war aus dem Rollstuhl gerutscht, ihr Gesäss klemmte im Spalt zwischen Rollstuhlfelge und Kammerwand, der Kopf ruhte zwischen Putzeimern und Spiritusflaschen auf einer Ablage, die Füße waren noch immer am Rollstuhl fixiert [...].

Diana Miller war blass, unter ihrem Auge pulsierte eine unschöne Ader, vergessen, murmelte sie, überfüllt, sie sagte: überfordert... ».

17. — BK-EAG, p. 172 : « Kungebein hielt es längst nicht mehr für anstössig, seine Arbeit rein wirtschaftlich zu betrachten, Alte wollten sterben, Miller half ihnen dabei, und er selbst vermittelte, so einfach war das, und sein Weltbild verrückte sich deswegen nicht ».

dans le récit par la présentation du point de vue de Hermann Borges, un malade qui va demander, lui aussi, à être euthanasié. Défenseur de l'abrogation du § 216 (BK-EAG 142), l'homme se dit pourtant choqué de pouvoir « commander sa mort comme une pizza » (BK-EAG 141). L'attitude de Hermann Borges après le premier entretien avec l'agence AKM montre en réalité que ce dont il a le plus besoin, c'est d'accompagnement, d'écoute, de compréhension (BK-EAG 139, 147).

La solution imaginée par Björn Kern pour permettre aux personnes âgées et malades de sortir dignement de ce monde abominable est l'abrogation du § 216 du code pénal, c'est-à-dire la dépénalisation de l'euthanasie, présentée par le narrateur comme l'avènement d'une ère nouvelle qui bouleversera complètement la société (BK-EAG 10-11). La mise en scène de l'annonce de cette abrogation par le ministre lors d'une conférence de presse est révélatrice : personnellement réservé sur cette abrogation (BK-EAG 18) et atteint de sénilité précoce (BK-EAG 21), il apparaît complètement débordé (BK-EAG 20) par les questions et les réactions hystériques des journalistes (BK-EAG 16). Face à ce ministre, qui représente le monde de la tradition appartenant au passé, il y a deux ardents défenseurs de l'euthanasie, le médecin Hendrik Miller et le jeune journaliste Paul Kungebein. Leurs interventions (BK-EAG 20-22) devant le ministre révèlent qu'ils ont parfaitement compris l'enjeu de la suppression du § 216 (BK-EAG 33), les perspectives nouvelles qui s'ouvrent et les limites qu'il conviendra de repousser encore plus loin. Hendrik Miller entrevoit la possibilité de réaliser ce qu'il appelle pompeusement « sa vision » (BK-EAG 26), pour cela il va manipuler (BK-EAG 28, 32, 247, 266) le jeune journaliste et l'amener à créer avec lui l'agence AKM, dont la spécialité sera l'euthanasie active. Après des débuts difficiles (BK-EAG 132, 146, 172), l'entreprise deviendra florissante (BK-EAG 230, 231, 234-236).

La première patiente à demander « une aide pour les dernières heures » (BK-EAG 112) à l'agence AKM sera Elsa Lindström. Ce qui la pousse à s'adresser à l'agence, c'est le contexte d'abandon, de négligence et d'incompréhension de l'hospice, qui lui est insupportable. Cette démarche a lieu à la fin du deuxième chapitre. Le troisième chapitre s'ouvre sur l'injection mortelle. L'assistance directe à la mort est présentée sous une triple perception, celle d'Elsa Lindström, celle du médecin Hendrik Miller et celle du journaliste Paul Kungebein. Le *stream-of-consciousness* d'Elsa Lindström, après avoir reçu l'injection mortelle, est l'expression d'une subjectivité face à la mort imminente. Il exprime, dans une sorte de cauchemar, le sentiment d'abandon absolu (120), la solitude radicale, l'incapacité de communiquer¹⁸, le refus de

18. — BK-EAG, p. 114 : « Elsa rief um Hilfe, kein menschlicher Laut verliess ihre Kehle, die trocken war, die gurgelte, die kratzte... ». Voir aussi p. 117 et 119.

mourir¹⁹, la lutte désespérée pour se libérer de l'étau dans lequel elle se trouve (BK-EAG 115, 116, 117) et puis enfin le vide de la mort (BK-EAG 119, 120). La perception du médecin Hendrik Miller, qui fait l'injection mortelle, apparaît radicalement différente. Quelques instants après l'injection il s'absente pour fumer une cigarette (BK-EAG 121) et revient quand la patiente est morte. Son compte rendu présente le déroulement de l'opération comme absolument normal : action efficace du pentobarbital, comportement rassurant de la patiente, pas de souffrance, ce qui dans le flux de conscience d'Elsa Lindström est présenté comme une lutte désespérée pour se libérer de l'emprise de l'injection fait l'objet d'un constat lénifiant du médecin, il évoque une légère agitation de la patiente et un vomissement (BK-EAG 123). Quant à la réaction du journaliste Paul Kungebein, elle est révélatrice : il n'a pas eu le courage d'assister à l'euthanasie, il a de violents maux d'estomac (BK-EAG 123), tremble de tous ses membres (BK-EAG 124). Le narrateur précise que Kungebein reste plus que jamais convaincu du bien fondé de l'euthanasie, mais il souligne aussi son fort sentiment de culpabilité²⁰ à l'idée d'être devenu le « complice d'un meurtre ».

Cette triple perspective présentée par le narrateur donne à entendre que l'acte d'euthanasie reste problématique : il y a l'altérité radicale de la subjectivité qui proteste contre sa propre demande, il y a la conscience qui se trouve en contradiction avec les convictions rationnelles, il y a chez le médecin l'insupportable indifférence de la routine.

Il est par ailleurs révélateur que le récit passe directement de la demande d'euthanasie (fin du deuxième chapitre) à l'injection mortelle (début du troisième chapitre), toute la procédure de vérification de l'intention de la malade et d'expression de sa volonté est occultée. Cette stratégie narrative induit l'idée que la demande d'Elsa Lindström est davantage une protestation véhémement et désespérée contre les conditions déplorables d'accompagnement et de soins de l'hospice qu'une demande mûrement réfléchie qui aboutirait à une expression raisonnée de la volonté.

La critique a pu reprocher à Björn Kern de présenter dans ce roman un plaidoyer virulent et sans nuances pour l'euthanasie. Une étude plus précise de la mise en récit donne à voir un point de vue beaucoup plus nuancé et ne permet pas de conclure à une position claire, sans ambiguïté de l'auteur. Certes le médecin apparaît comme un personnage désabusé (BK-EAG 33-36) et cynique (BK-EAG 163), il est un défen-

19. — BK-EAG, p. 115 : « Vor Elsas Mund bildete sich Schaum, den sie auf ihrem Gesicht verrieb, sie wollte nicht fort... ».

20. — BK-EAG, p. 124 : « ... und doch fühlte sich Kungebein nun, da er zum Täter oder vielmehr zum Mittäter geworden war, so aufgelöst und so fiebrig... ».

seur de l'autonomie absolue de l'homme²¹, il est l'ennemi déclaré de l'Église²², il est allergique à toute forme de compassion (BK-EAG 165, 196, 197), il apparaît en somme comme un pourfendeur cynique de la culture judéo-chrétienne qui imprègne la société allemande. Mais son engagement passionné laisse deviner aussi des angoisses profondes, qui sont celles de toute une génération, l'angoisse devant la souffrance prolongée dans un environnement technique²³ et l'angoisse devant la mort elle-même (BK-EAG 267). Son positionnement éthique n'est pas sans ambiguïté, il accepte d'aider Paul Kungebein, qui veut euthanasier son père (BK-EAG 207, 264, 266), il reconnaît que c'est lui-même qui a conduit « son disciple » Paul Kungebein à cet acte, il en est satisfait, mais il refuse sa présence au moment de l'injection mortelle, avec l'argument qu'il n'assiste pas « un meurtrier » et avec la bonne conscience que lui, le médecin présidant la commission d'éthique, ne contrevient pas à la loi²⁴. C'est aussi lui qui, devant le ministre, pose le premier la question de l'encadrement de l'euthanasie, notamment pour ce qui concerne les personnes démentes (BK-EAG 20), révélant ainsi son souci du respect du code de déontologie médicale. Le succès même de l'agence AKM semble mettre mal à l'aise Henrik Miller, il finit par démissionner de l'agence (BK-EAG 243, 245) sans qu'une explication claire de sa décision soit fournie. Cela ne l'empêche pas de croire tout à la fin que la dépénalisation de l'euthanasie a rendu la société meilleure (BK-EAG 269) et qu'elle est sur la bonne voie. Le roman se termine par cette parodie de la Genèse « et Hendrik vit que cela était bon », qui donne la mesure de l'héritage culturel que rejette et combat Hendrik Miller et de l'importance qu'il s'assigne à lui-même par la création de l'agence AKM. Il s'érige en quelque sorte en un dieu des temps postmodernes régnant sur les vies malades, diminuées, défigurées, mais un dieu qui laisse quand même entrevoir des doutes sur son entreprise (BK-EAG 123), ce qui pourrait donner à penser que sa conscience ne s'est pas totalement affranchie de l'héritage qu'il combat avec tant de virulence.

21. — BK-EAG, p. 169 : « Nicht das Leben an sich sei das höchste Gut, meisselte Hendrik Miller seine Konklusion in den Abend, sondern das bis zum Schluss selbstbestimmte ».

22. — BK-EAG, p. 166 : « ... Miller perlten Weintropfen am Kinn und fielen auf den Aluminiumtisch, an dieser Unmoral sei noch immer die Kirche schuld, diese verlogene Gewissensbank, die den Einschaltknopf an einer Atemmaschine für gottgegeben halte und den Aussschaltknopf für das Werk des Teufels, gottgegeben sei weder der eine noch der andere... ».

23. — BK-EAG, p. 166 : « ... am Ende, gestand er [Hendrik Miller] plötzlich sehr leise, mache ihm das alles nur Angst ».

24. — BK-EAG, p. 268 : « ... das wäre der nächste Schritt, dachte er, dass auch diejenigen erlöst würden, die nicht mehr darum bitten konnten, noch aber fehlte dazu das Gesetz. Und Hendrik Miller brach keine Gesetze ».

Le journaliste Kungebein est présenté certes comme un homme ambitieux, assoiffé de réussite et de reconnaissance, mais tout en étant convaincu du bien fondé de son entreprise, il ne parvient pas à se défaire de la mauvaise conscience (BK-EAG 128), il se reproche de n'avoir pas eu le courage d'assister à la première injection mortelle, il est choqué par les conditions de soins du Berliner Stift, il hait ce lieu auquel il ne parvient pas à s'habituer (BK-EAG 174) et qui lui fait peur. Cette attitude révèle en creux une conscience éthique malmenée et une humanité heurtée qui s'exprime aussi à travers la relation avec le père dément.

Les deux protagonistes n'apparaissent pas simplement comme de froids et ambitieux calculateurs sans âme en quête de richesses, ils sont accessibles au doute, aux interrogations, tous deux sont capables de sentiments d'humanité, ils n'apparaissent pas comme des extrémistes. Cela étant, ils vont être amenés à repousser les limites de la pratique de l'euthanasie au-delà de ce qui était prévu au départ. La stratégie narrative consiste à montrer que ce sont les circonstances mêmes de la vie qui vont les entraîner au-delà de ce que la loi autorise et non une intention affichée délibérément dès le départ, même si les deux créateurs de l'agence AKM ont dès le départ conscience que le domaine de l'euthanasie, bien que contrôlé par des conditions strictes, sera inévitablement amené à s'élargir.

Le récit met en scène deux cas limites qui vont provoquer un dérapage, celui de Maren Uverath, une femme complètement paralysée, et celui de Victor Kungebein, le père dément du journaliste Paul Kungebein. Le cas de Maren Uverath pose un problème juridique²⁵, la femme est dans l'impossibilité d'apposer sa signature sur l'indispensable attestation de conseil et sous le texte exprimant sa volonté de mourir. Cette situation conduit le médecin Hendrik Miller à envisager la transgression des règles (la production d'une fausse signature BK-EAG 170). Maren Uverath sera euthanasiée (BK-EAG 173, 180), le récit passe sous silence la manière dont les conditions réglementaires ont pu être remplies. La présence de la fille de Maren Uverath au moment de l'injection mortelle révèle surtout l'état de dislocation de la relation entre la mère et la fille qui n'exprime aucune émotion (BK-EAG 177-179). Cette euthanasie réalisée dans des conditions réglementaires douteuses suscite l'attaque d'un journal (BK-EAG 183-184) et conduit le journaliste en prison pour meurtre prémédité (BK-EAG 189). Le récit laisse dans le vague les conditions précises qui permettent, sur intervention du médecin Hendrik Miller, la libération du journaliste (BK-EAG 198).

25. — BK-EAG, p. 149 : « Die Frau konnte keinen Beratungsschein unterzeichnen und keine Willensbekundung aufsetzen, die Frau war ein fleischgewordenes juristisches Wagnis. Die AMK würde erneut auf Hendrik Millers Kontakte zurückgreifen müssen ».

Cette omission peut être interprétée comme une faiblesse du récit, mais aussi comme une sorte d'avertissement devant une dérive inévitable.

Le second cas constitue vraiment un dérapage qui élargit le domaine de l'euthanasie au-delà de la loi et fait de l'assistance au suicide un « meurtre »²⁶. La description des conditions d'accompagnement du père dément et de l'évolution de sa démence qui conduit à la prise de décision du fils tend à rendre sinon acceptable du moins compréhensible cette décision : face à l'inéluctable évolution de la maladie et à la difficulté croissante d'y faire face tout seul, Paul Kungebein regrette de n'avoir pas eu le courage de parler de l'agence AKM à son père à un moment où celui-ci aurait encore pu exprimer sa volonté de mourir, il a honte de sa lâcheté et se promet de la réparer (BK-EAG 241-242). Paul Kungebein n'est pas présenté comme un monstre, mais comme un fils sensible et tendre qui souffre de l'insupportable déchéance progressive de son père.

La description des deux cas de dérive sonne comme une mise en garde, elle donne à entendre que l'introduction d'une forme encadrée d'euthanasie est une illusion, elle accrédite l'idée que « la pratique euthanasique développe sa propre dynamique résistante à tout contrôle efficace et tend nécessairement à s'élargir »²⁷. Le fait que la protestation de Diana Miller contre l'euthanasie, fondée sur l'héritage judéo-chrétien, soit présentée comme pesant de peu de poids dans cette dynamique d'extension (BK-EAG 210-212) montre clairement que la problématique de l'euthanasie s'inscrit désormais dans le contexte de la société post-moderne où les normes collectives ont perdu de leur force et où les choix individuels s'effectuent, non sans problème, sur la base d'expériences subjectives. Le roman ne peut pas être interprété simplement comme un plaidoyer pour l'euthanasie, il montre certes que la problématique de la fin de vie s'inscrit dans un cadre dans lequel les repères et les structures d'encadrement traditionnel telles que l'État, la famille et la religion ont disparu ou sont remis en question, mais aussi que, dans ce contexte, la résolution de la question n'apparaît pas plus simple, mais certainement plus angoissante parce que chaque individu doit inventer sa propre réponse en s'appuyant sur sa subjectivité et en engageant sa responsabilité personnelle. En ce sens le roman ne constitue pas une réponse au problème, mais, à travers des éclairages multiples, à la fois une mise en garde contre les dérives possibles de la dépénalisation de l'euthanasie et une critique acerbe contre une société dominée par la rentabilité financière, la concurrence implacable, la marchandisation des biens et des personnes, contre une société incapable d'offrir aux personnes âgées malades une fin de vie digne ou tout simplement une vie désirable.

26. — BK-EAG, p. 267 : « Mit Kungebeins Vater schied erstmals jemand aus dem Leben, der nicht darum gebeten hatte... ».

27. — Cf. compte rendu du Rapport Sicard, *Journal La Croix*, 18 décembre 2012.

L'impossible dilemme d'Emmanuel Forster

Le livre de Barbara Bronnen *Liebe bis in den Tod* a été plutôt bien accueilli par la critique : celle-ci a été sensible à la stratégie narrative multiperspectiviste qui met en avant la dimension humaine, compassionnelle²⁸ et évite ainsi un positionnement prétentieux qui serait étroitement moralisateur²⁹.

Le livre met en récit, sur le mode d'un examen rétrospectif, l'histoire d'un meurtre : Emmanuel Forster, ingénieur du bâtiment, a tué son épouse pour abrégé ses intolérables douleurs consécutives à une ostéoporose généralisée accompagnée de complications (BB-LT 58). L'intérêt du récit est de focaliser l'attention non pas sur le caractère transgressif et horrible de l'acte commis, mais sur les interrogations et les tourments de conscience du meurtrier et sur la résonance qu'a l'instruction du dossier sur le juge. En somme l'auteur choisit de mettre l'accent sur le drame humain et non sur la transgression d'une norme. Sa stratégie narrative consiste à alterner de manière très régulière tout au long du récit la perspective du meurtrier et celle du juge.

Contrairement au récit de Björn Kern, l'action ne se déroule pas en milieu urbain, mais dans une petite ville de Bavière (Unterschleissheim). Le choix de ce lieu n'est pas neutre, Unterschleissheim se trouve dans une région fortement marquée par le catholicisme et le conservatisme politique, social, religieux dont se réclame notamment le procureur dans le récit (BB-LT 62). Le fait que la question du libre choix de la mort soit posée dans un environnement conservateur pourrait être interprété comme une provocation, mais cela pourrait aussi être le signe d'un recul des valeurs conservatrices qui libérerait un questionnement jusque-là tabou. La stratégie narrative ferait pencher pour la seconde hypothèse. Aucune voix dans le roman ne s'élève pour condamner ce meurtre au nom de valeurs religieuses. La force du livre est de questionner un drame humain dans sa dimension subjective et dans toute sa complexité tragique sans le recours explicite à la religion ni à une idéologie quelconque. Forster reconnaît d'ailleurs devant le juge qu'il ne croit en aucune vie après la mort (BB-LT 135).

28. — Rezensionsnotiz zu *Frankfurter Allgemeine Zeitung* 22.10.2008 : « Die seelische Lage des angeklagten Ehemannes, wie sie der Text vermittelt, macht höchsten Eindruck auf den Rezensenten und lässt vor seinen Augen eine so individuelle wie exemplarische Gestalt entstehen, die auf das mitmenschliche Verstehen seines Handelns » hofft. <http://www.perlentaucher.de/buch/barbara-bronnen/liebe-bis-in-den-tod.html>, consulté le 28 août 2014.

29. — *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Besprechung vom 22.10.2008 : « Barbara Bronnen hält sich fern von präventivem Erzählen, sie macht sich weder zur höchststrichterlichen Instanz, noch schiebt sie dem Ganzen eine bestimmte Doktrin unter ». http://www.buecher.de/shop/oesterreich/liebe-bis-in-den-tod/bronnen-barbara/products_products/detail/prod_id/23878978/, consulté le 28 août 2014.

Au début du récit Emmanuel Forster, parlant à la première personne, se présente comme un « survivant », de par sa propre « faute »³⁰. Il vient d'être libéré de prison, mais contrairement à ce qu'attendrait le lecteur, la sortie de prison n'est pas ressentie par le personnage comme une libération et un soulagement, mais comme une nouvelle peine, la condamnation à vivre avec la faute³¹, la condamnation à supporter la culpabilité (BB-LT 19), la souffrance psychologique, la solitude (BB-LT 8), « l'auto-exclusion » (BB-LT 11) de la société. Forster reconnaît lui-même que cette sortie de prison n'a rien réglé, qu'un désordre demeure irrémédiablement³². Le désordre évoqué revêt un double aspect : il est psychologique et sociétal. Forster n'a pas été acquitté, il a été condamné à 18 mois de prison avec sursis et 5 000 euros d'amende (BB-LT 168). La stratégie narrative entraîne le lecteur dans l'intimité de la conscience du personnage et l'amène à s'interroger avec lui sur ce qui l'a conduit à commettre le meurtre sur son épouse. Le lecteur découvre le caractère insupportable et destructeur de la souffrance (BB-LT 56, 57), qui conduit l'épouse à des tentatives de suicide répétées (BB-LT 57, 66), à l'internement dans des cliniques psychiatriques inefficaces (BB-LT 67), à la déchéance (BB-LT 64), à la demande de mourir³³, il assiste à la dislocation de la relation au sein du couple³⁴. Il est le témoin de l'insoutenable souffrance et de l'extrême angoisse qui finissent par provoquer deux infarctus (BB-LT 65) chez Forster ; il découvre non seulement son abnégation (BB-LT 63, 64, 65) mais aussi son désarroi et son impuissance³⁵.

À cela s'ajoute, et c'est un point commun avec le roman de Björn Kern, une terrible solitude face à la souffrance. Le couple Forster est replié sur lui-même. Les deux enfants, Antonia et Rudolf, ne comprennent pas la situation, ils fuient la maison devant l'insupportable pression (BB-LT 24), Rudolf coupe les ponts avec les parents et s'installe aux États-Unis (BB-LT 24), Antonia se dérobe, elle aussi, elle refuse son aide, de tout cela il reste chez Forster un fort sentiment d'abandon (BB-LT 25). La

30. — BB-LT, p. 7 : « Ich bin hinterblieben. Wie konnte ich mich hier allein zurücklassen ». Et p. 30 : « Von nun an muss ich anfangen, meine schreckliche Rolle als Überlebender zu begreifen ».

31. — BB-LT, p. 7 : « Die Schwerarbeit des Weiterlebens hat begonnen ».

32. — BB-LT, p. 8 : « Auf dem Tisch liegt das Urteil, obenauf der Entlassungsschein. Ordnungsgemäss entlassen. Trotzdem ist nichts in Ordnung. Gar nichts mehr ist in Ordnung ».

33. — BB-LT, p. 68 : « Sie blickte mir in die Augen. Ist es nicht langsam an der Zeit, dass wir damit aufhören ? sagte sie ».

34. — BB-LT, p. 58 : « Unser gemeinsames Leben zerbröckelte wie ihre Knochen ».

35. — BB-LT, p. 66 : « Machtlos und müde bis ins Mark, sagte ich nach einer Weile : Keine Angst, solange ich lebe, kommst du nicht ins Pflegeheim ». Et p. 68 : « Ich wusste nicht mehr aus noch ein und suchte Hilfe. [...] Ich fühlte mich machtlos. Ich würde es nicht schaffen ».

famille élargie est, elle aussi, absente (BB-LT 68), le cercle des amis et des voisins n'est pas évoqué dans le récit. La prise en charge de la souffrance physique et psychologique par les services médicaux apparaît inadaptée et inopérante (BB-LT 67) d'où un sentiment d'incompréhension et de profond désarroi chez le couple Forster. Comme dans le récit de Björn Kern, les défaillances du système de santé, les insuffisances de la prise en charge de la douleur sont pointés du doigt.

L'instruction du dossier dure six semaines (BB-LT 26). La stratégie narrative consiste non pas à faire rendre compte de cette instruction un narrateur omniscient, mais à montrer les résonances que produisent sur le juge les entretiens avec Forster. Le lecteur est ainsi entraîné dans l'intimité de la conscience du juge, qui lui-même pénètre « prudemment dans une vie étrangère » (BB-LT 29), et dans le souvenir d'un drame qu'il a lui-même vécu, souvenir réveillé par les confessions de Forster (BB-LT 48-50). Cette perspective narrative met en avant la dimension humaine, elle appelle l'empathie du lecteur. Le juge s'avoue surpris (BB-LT 26,29) par la manière dont Forster assume sereinement, sans détour et sans chercher d'excuse, l'acte qu'il a commis (BB-LT 26, 29), il est étonné par sa coopération sans faille (BB-LT 36), par la précision de ses réponses. Les réflexions intérieures du juge donnent ainsi à voir un homme qui n'a rien d'un meurtrier mais qui suscite la compassion du lecteur. Le juge est le témoin de la naissance de l'amour du couple Forster (BB-LT 39), il est tourmenté par le désespoir sans fond qu'il perçoit chez Forster (BB-LT 47) et qui éveille en lui de vieux souvenirs, il est travaillé par l'effroyable délaissement du couple (BB-LT 60), il est fasciné par le dévouement sans limite de Forster. Le lecteur perçoit bien que l'histoire de Forster a dans la conscience et la mémoire du juge une résonance qui dépasse de loin le cadre purement professionnel (BB-LT 48), il perçoit l'homme derrière le juge : devant le drame de cet homme, l'homme de loi qu'il est s'interroge sur son droit de prononcer un jugement sur l'acte commis (BB-LT 29), manière pour l'auteur d'appeler le lecteur à une forme de retenue et d'humilité devant ce drame.

Mais surtout le drame de Forster réveille dans le juge un drame personnel refoulé (BB-LT 61). Le juge a fait comme Forster l'expérience de la force destructrice de la souffrance et de son impuissance face à l'insoutenable souffrance. Il a perdu un enfant, mort d'une leucémie. À sa propre douleur s'est ajoutée la dépression de son épouse, puis la séparation du couple (BB-LT 48-50), incapable de supporter cette douleur commune. Au cours du procès, une oppression, une résistance intérieure croissante (BB-LT 104), un sentiment de culpabilité (BB-LT 122) s'emparent du juge, sa propre histoire remonte irrésistiblement à la surface de la conscience (BB-LT 104), et avec elle des questions non résolues, celle de l'euthanasie qu'il avait jusque-là éludée (BB-LT 80-81), celle de sa propre attitude face à son enfant condamné par la maladie (BB-LT

104). Le procès permet au juge de clarifier sa propre position sur l'euthanasie. En lui émerge le remords de ne pas avoir agi envers son enfant comme Forster envers son épouse³⁶. Le cas Forster l'ébranle fortement (BB-LT 109), il s'interroge même sur l'incidence de sa propre histoire sur son jugement (BB-LT 105). Il est tiraillé entre ce que dicte la religion chrétienne et ce qu'auraient justifié les souffrances de son enfant (BB-LT 103, 123). Le dialogue qu'il entretient en marge du procès avec Verena, son ex-épouse, confirme ce dilemme (BB-LT 123, 125), c'est elle qui formule de la manière la plus claire le dilemme de Forster³⁷ : L'acceptation comme l'abrégement de la souffrance de l'autre par la mort assistée sont monstrueux. Mais le dialogue permet aussi d'aboutir à une clarification de la position du juge (BB-LT 110) : au-delà des arguties juridiques, il s'efforce de prendre en compte la situation humaine (125) tout en exprimant sa réticence à aller jusqu'à l'euthanasie active (BB-LT 146, 153). Il reconnaît sa difficulté à se forger son jugement dans ce cas (BB-LT 155). Il fera valoir les circonstances atténuantes pour Forster (BB-LT 156). Du point de vue juridique, il envisage certes la modification du § 216 (BB-LT 155), mais surtout il plaide avec force pour une meilleure compréhension des situations de détresse des personnes âgées malades, un meilleur accompagnement des seniors, une meilleure prise en charge de la souffrance et pour un assouplissement de la législation qui fasse davantage droit à la décision individuelle (BB-LT 156). La stratégie narrative qui consiste à faire partager au lecteur les sentiments, les réflexions, les hésitations du juge lui font entrevoir l'inextricable complexité de la situation humaine et l'incite, plutôt que de porter un jugement, à engager sa propre réflexion.

Le comportement de Forster durant le procès exerce une sorte de fascination sur le juge, le choix commun du couple de mourir suscite son admiration (BB-LT 153) : Forster reconnaît sans détour son acte, il répond de manière précise et minutieuse à toutes les questions, il décrit en détail les préparatifs (BB-LT 129,132) et le déroulement du meurtre (BB-LT 146-149), il assume pleinement sa responsabilité (BB-LT 167). Certes à plusieurs reprises il est fait une mention brève des tensions et des réactions du public (BB-LT 129, 147) devant l'horreur du geste meurtrier, mais globalement la stratégie narrative ne focalise pas l'attention du lecteur sur ce point. Le positionnement du juge est révélateur, il est en décalage par rapport au rôle habituel, objectif, neutre, impartial, d'un juge durant le procès. Bien qu'Anselm Joos se donne l'apparence du calme, de la sérénité et de la neutralité devant la description de l'hor-

36. — BB-LT, p. 123 : « Aber, sagte ich, ich habe es nicht geschafft, ihm zu helfen, ich habe es nicht einmal versucht ».

37. — BB-LT, p. 124 : « Sein Dilemma bleibt. Wenn er ihr nicht half war er ein Unmensch. Wenn er ihr half, ebenso ».

reur du crime, il est partagé intérieurement entre une forme de compassion (BB-LT 138, 142) avec le meurtrier et le souvenir obsédant de la souffrance de son fils et de son incapacité à abrégier cette souffrance (BB-LT 146-147), il a des difficultés à se concentrer sur le présent du procès. Dans le déroulement du procès, la stratégie narrative donne la priorité à l'expression des sentiments et non à l'affirmation inflexible de la loi. Le juge, l'homme de loi chargé de faire la vérité et d'appliquer la loi, se donne à voir dans sa dimension de fragilité humaine, d'ouverture à la compassion. Ce choix narratif n'est pas neutre, de la part de l'auteur il pourrait indiquer une volonté de remise en question d'un ordre législatif indifférent à la tragédie humaine. Le fait que le procureur, qui défend un point de vue catholique et conservateur, ne soit pas suivi par le tribunal va dans le même sens. Le jugement sera très clément, en somme une application minimale de la loi qui traduit en quelque sorte le malaise de l'institution judiciaire devant cette situation humaine : Forster est condamné à un emprisonnement d'un an et demi avec sursis (BB-LT 168) et au versement de 5000 euros à une association franciscaine. À l'issue du procès, Forster demeure seul avec sa peine, sa solitude, l'embarras des anciens amis, la réprobation de sa fille. Le lecteur comprend qu'en effet rien n'est réglé pour Forster, que le procès ne l'a en rien libéré de sa peine, qu'il continue de porter le poids d'une vie détruite et le remords d'être resté lui-même en vie. Il mesure non seulement le tragique de la situation mais aussi l'impossible dilemme auquel sont confrontés Forster comme la société tout entière.

Une fin de vie sous le regard de l'amour

Le récit d'Arno Geiger diffère des deux précédents dans la mesure où il ne relève pas purement de la fiction mais rend compte de la réalité vécue par l'auteur accompagnant son père atteint de la maladie d'Alzheimer. Cela étant, la « réalité » est toujours façonnée par des langages et donc toujours marquée de « fiction ». L'auteur opère bien une mise en intrigue pour configurer son expérience. Sa stratégie narrative fait entrer le lecteur dans la confrontation avec la maladie : il découvre le passage de l'incompréhension à l'acceptation, la stratégie d'adaptation à la maladie, le regard porté sur la maladie. De la première phase de l'installation de la maladie le narrateur choisit de montrer le hiatus entre l'attitude de la famille et celle du père : d'un côté une mauvaise appréciation de l'état du père (AG-KE 19, 20, 22, 26) un comportement inadapté (AG-KE 7, 19, 23) et le développement de tensions et de stress (AG-KE 20, 25, 26), de l'autre la prise de conscience silencieuse de la maladie (AG-KE 24) la résignation sereine³⁸ et l'acceptation de l'inéluc-

38. — AG-KE, p. 113 : « Weissst du, ich bin ein armer Schlucker » ; p. 115 : « Bei

table dégradation de la santé³⁹. Si l'erreur de départ déclenche chez le narrateur de la mauvaise conscience (AG-KE 19), et des regrets (AG-KE 25), sa stratégie d'adaptation (AG-KE 10, 11) et sa volonté de rejoindre son père dans son monde (AG-KE 11) ouvre la possibilité d'un autre regard sur la maladie et l'instauration d'une relation inédite avec le père. Contrairement aux deux récits précédents, l'accompagnement du père dément s'organise au sein de la famille par une répartition de la charge entre les enfants et la famille élargie (AG-KE 9, 64), cela resserre les liens et le sentiment d'appartenance à la famille (AG-KE 64), le service d'aide à la personne est également mobilisé AG-KE (AG-KE 63, 131-132). Le narrateur ne cache pas les difficultés de la prise en charge par la famille (AG-KE 130-131), ni la mauvaise conscience que provoque la décision de placer le père à l'hospice quand l'accompagnement par la famille devient trop lourd (AG-KE 133-135). Mais le narrateur s'adapte à cette nouvelle situation comme il s'était adapté à la maladie de son père, cela le conduit à jeter un regard différent de celui de ses frères et sœurs sur l'hospice (AG-KE 133, 152-153, 187).

L'écrivain imprime sa marque tant par la vision qu'il donne de son père que par la lecture qu'il fait de sa maladie et par la construction du récit. Le titre « le vieux roi dans son exil » indique clairement que l'expérience relatée par l'auteur est marquée de fiction. Arno Geiger fait du modeste fonctionnaire consciencieux (AG-KE 106) qu'a été son père un roi. Il montre qu'à sa manière, et dans le droit fil de la tradition biblique, celui-ci a exercé la fonction royale durant sa vie, bâtisseur inlassable (AG-KE 79), serviteur engagé de la communauté (AG-KE 106), sorte d'archétype de la recherche d'une perfection humaine dans son monde (AG-KE 177). L'attribution de la dignité royale au père dément est une manière de souligner l'inviolabilité de la personne humaine (2R 11,12) en dépit de la maladie. Certes, celle-ci condamne le vieux roi à l'exil, mais il conserve sa dignité royale et l'exil – la maladie – devient porteur de sens. L'auteur confère à l'expérience très personnelle de la maladie de son père à la fois la portée d'une expérience existentielle universelle, celle de la perte de tout sentiment de sécurité (55-56), et la valeur de symptôme du monde postmoderne, celui de la perte de repères et de la désorientation dans un monde devenu indéchiffrable (AG-KE 57-58) ; en cela il réalise ce qui est annoncé dans l'exergue du peintre Hokusai : élever le particulier à l'universel. En somme, le narrateur refuse de voir la maladie sous le seul angle de la dégradation et de

mir ist vieles schiefgelaufen, da ist vieles – also, es hätte vieles besser ausgehen können. Aber ich traure dem nicht nach. Ich beklage mich nicht... ».

39. — AG-KE, p. 8 : « Er leistete sich keinen hartnäckigen Stellungskrieg gegen seinen geistigen Verfall [...] Der Vater ging davon aus, dass er geschlagen war » ; p. 96 : « Er nahm sein Schicksal gelassen hin... ».

la déchéance, il la considère comme source de construction de sens, comme possibilité d'élargir l'esprit (AG-KE 178) et d'entretenir l'humanité par la relation. Ce parti pris d'un autre regard sur la maladie change totalement la relation entre le fils et le père (AG-KE 60) : la distance et le désintérêt (AG-KE 73, 87-88) cèdent la place à une nouvelle relation faite de tendresse (AG-KE 183), de compassion (AG-KE 13, 155), d'écoute, d'attention (AG-KE 59), de solidarité (AG-KE 58). Le narrateur rend compte de la transformation du regard qu'il porte sur son père : par-delà la maladie, il voit son père dans la totalité de sa vie⁴⁰, il devient capable de voir une vie diminuée s'achever dans la beauté.

Ce parti pris d'un regard positif et curieux (AG-KE 59, 60) incite le narrateur à maintenir un dialogue ininterrompu avec le père. Dans la stratégie narrative cela se traduit par l'intégration de bribes de dialogue tout au long du récit. Ces dialogues traduisent la réalisation de l'intention affichée par le narrateur au début du récit (AG-KE 11) : rejoindre le père dans son monde et le reconnaître comme un homme toujours respectable dans ce monde. Ainsi le narrateur aide habilement son père à se réapproprier le monde de la réalité (AG-KE 47, 75, 157), il lui offre l'espace pour exprimer ses désirs (AG-KE 61, 93), ses interrogations (AG-KE 173), accueillir sa perplexité (AG-KE 61), sa fragilité (AG-KE 111, 173), il le rassure (AG-KE 127), lui exprime sa propre joie (AG-KE 157), goûte avec lui des instants de bonheur quand la mémoire du passé revient (AG-KE 141-143), est fasciné par la créativité verbale du père (AG-KE 51, 52, 101, 102, 104).

Le récit ne se limite pas seulement à la relation de l'accompagnement du père dément, le narrateur fait revivre en même temps la mémoire d'une vie, d'une famille : un mode de vie rural en voie de disparition (AG-KE 35-37, 169-172), le traumatisme de la guerre (AG-KE 40-45, 164-167), l'échec d'un mariage (AG-KE 81, 83, 90, 82a), tout cela éclaire la philosophie de la vie que s'est forgé le père, philosophie qui se résume en trois mot : enracinement dans la terre natale, sécurité, stabilité (AG-KE 77, 82).

La fin du livre apparaît comme un hymne à la vie (AG-KE 188-189) : l'auteur choisit de terminer le récit avant la mort du père (le père et décédé le 3 juin 2014 à Wolfurt) pour signifier que ce récit parle d'un vivant et non d'un mort (AG-KE 189). Le regard qu'il porte sur la question de l'euthanasie diffère sensiblement de celui exprimé dans les deux romans précédents. À l'aide d'une citation du film *Die Lady von Shanghai* (AG-KE 183), il souligne l'attachement de toute personne à la vie. Dans cette perspective assumée par l'auteur le souhait de l'eutha-

40. — AG-KE, p. 145 : « Mir gefiel der Vater als Ganzes, der ganze Mensch. Ich fand, er schaute gut aus, er war gut drauf. Mir kam die Redewendung in den Sinn : *Etwas in Schönheit beschliessen* ».

nasie renverrait davantage à la volonté de l'entourage du malade de se libérer de sa propre impuissance (AG-KE 183). Ce point de vue n'est pas exprimé au nom de valeurs religieuses, l'auteur reconnaît explicitement que contrairement à son père il n'est pas croyant (AG-KE 181).

*

Les trois récits donnent à voir des réponses différenciées aux questions cruciales de la fin de vie. Ils expriment les mêmes interrogations angoissées face à la maladie, la souffrance et la perte d'autonomie, interrogations exprimées sur le mode le plus extrême dans la sombre contre-utopie de Björn Kern. Les trois récits ont en commun un exergue : deux d'entre eux ont pour fonction de souligner le caractère problématique des réponses développées dans les récits de fin de vie, ils se donnent à lire comme des mises en garde devant des dérives possibles, mais ils traduisent aussi une réelle perplexité devant les situations de fin de vie. L'impossibilité de donner une réponse claire, univoque, universellement valable, se traduit par une stratégie narrative multiperspectiviste qui s'efforce de rendre compte de la dimension subjective, humaine, des situations rencontrées. Ce qui est mis en avant, c'est la subjectivité autonome, l'expérience singulière de la souffrance et le cheminement difficile vers un choix personnel dramatique qui entre en contradiction avec la norme collective. La demande d'euthanasie est présentée moins comme le choix réfléchi et libre de sauvegarder la dignité de la vie humaine que comme la conséquence d'une désespérance causée par l'incompréhension, la solitude, l'absence d'un accompagnement adéquat. Les romans de Björn Kern et Barbara Bronnen donnent à voir le désarroi absolu et la détresse sans fond des personnes en fin de vie (Elsa Lindström, Hermann Borges, Käthe Forster) dans une société où, face à leur propre mort, elles font l'expérience de ne plus pouvoir recevoir l'aide qu'elles attendent. La demande de mort ne traduit-elle pas alors le sentiment d'une radicale étrangeté à soi-même, l'impossibilité de tenir debout, la perte du désir de vivre, la détresse insurmontable qui fait que l'on consent à sa propre perte ?

En ce sens les romans de Björn Kern et Barbara Bronnen se donnent aussi à lire comme une critique implacable de la société allemande du troisième millénaire dominée par l'individualisme exacerbé, la dissolution du lien social, la perte de solidarité, la marchandisation de la personne, le culte de la performance. C'est la mise en question d'une société industrielle utilitariste qui valorise la réussite individuelle, la rationalité technique et financière, la richesse, la jeunesse, la santé, une société qui détourne pudiquement le regard de ses faiblesses, de ses fragilités, de ses pauvretés, de la vieillesse et de la défiguration.

Dans la société postmoderne du troisième millénaire, l'effacement des normes collectives, des repères éthiques traditionnels, la mise en question explicite de l'héritage judéo-chrétien (Hendrik Miller) ne suppriment ni l'oubli de toute norme (Henrik Miller), ni le doute, ni la mauvaise conscience devant l'euthanasie active (Henrik Miller), ni un certain malaise devant les dérives présentées comme inévitables, ni le sentiment de culpabilité (Paul Kungebein, Emmanuel Forster).

Parallèlement la focalisation sur la force destructrice de la souffrance et sur l'expérience de l'impuissance radicale face à la souffrance (Anselm Joos) incite non seulement à une forme de légitimation de l'euthanasie et à une justification de la transgression des normes de la société, mais conduit aussi à un plaidoyer vigoureux en faveur d'une meilleure prise en charge de la souffrance physique et de la détresse psychologique des personnes en fin de vie. Le récit d'Arno Geiger pourrait se donner à lire comme une réponse à ce plaidoyer : après l'acceptation de la maladie vient la stratégie d'adaptation de la famille et du voisinage, une prise en charge adaptée qui évolue avec l'évolution de la maladie. Le récit d'Arno Geiger diffère des deux romans en ce que le malade est pris en charge par un réseau relationnel adapté, qu'une relation aimante s'instaure avec le fils et que le regard porté sur le malade reste empreint d'affection, de tendresse et de respect. Il y a le parti pris de considérer le malade dans sa dignité et dans l'inviolabilité de sa personne en dépit de la maladie. Cette approche différente de la défiguration de la personne par la maladie est sans doute liée en partie au contexte socio-culturel : le récit se déroule à Wolfurt dans le Vorarlberg en milieu rural, l'empreinte d'une éthique chrétienne demeure dans les comportements, même si l'auteur se démarque explicitement de toute croyance religieuse. Le père lui-même est présenté comme étant tout autant attaché à son terroir, sa « Heimat » qu'à la foi religieuse de son enfance. Ce parti pris d'un regard sensible à l'attachement à la vie et d'un récit qui se veut un hymne à la vie incite l'auteur à interrompre le récit avant le décès du père.

Si les valeurs religieuses traditionnelles restent d'une certaine manière opérantes dans le récit d'Arno Geiger, ce n'est pas le cas dans les deux romans de Björn Kern et Barbara Bronnen. Néanmoins la tendresse et la compassion qui s'y expriment envers les vieilles personnes témoignent que la source vive d'humanité n'a pas été tarie par la société postmoderne. Cela pourrait être le signe qu'en dépit de la grande déconstruction des valeurs traditionnelles au ^{XX}^e siècle il demeure une conscience éthique qui s'appuie moins sur les grandes religions ou les grandes utopies que sur les valeurs de l'intimité, une conscience éthique s'efforçant d'affronter la question de la vie bonne qui donne du sens dans la vie. Le dévouement et l'abnégation d'Emmanuel Forster face à son épouse montre qu'à travers la force de l'amour il demeure une sorte

de « sacralité » de l'être humain, qui est une valeur supérieure à la vie biologique, une valeur qui s'impose à lui comme extérieure à lui, comme transcendant sa subjectivité. Chez Henrik Miller et Paul Kungebein la conscience éthique paraît obscurcie mais elle reste agissante à travers la mauvaise conscience. En mettant en récit la difficile recherche d'une réponse adaptée aux situations de fin de vie, les trois récits ne se positionnent pas comme des textes militants, leur objectif est plus modestement de donner à penser au lecteur, c'est aussi leur force.